

Africana

**Figures de femmes
et formes de pouvoir**

**Exposition
25.03 – 26.09.2020**

**Table ronde
4.05.2020**

**Colloque international
4-7.05.2020**

Les commissaires d'exposition, Christine Le Quellec Cottier et Valérie Cossy, tiennent à remercier chaleureusement de leurs disponibilités et initiatives :

M. Jean-Marie Volet, Université de Western Australia, Perth

À la Bibliothèque cantonale et universitaire – Lausanne :

Mme Jeannette Frey, directrice, qui a rendu possible l'arrivée et l'installation à la BCU de la collection du prof. Jean-Marie Volet

Mme Rachel Vez, responsable du service communication

Mmes Alexandra Weber Berney et Olga Cantón Caro, médiatrices culturelles

M. Jean-François Wullyamoz, responsable des collections générales

Mme Charlotte de Beffort, responsable du service du prêt-site Riponne

Mme Ramona Fritschi, conservatrice responsable du service des manuscrits

Mme Chiara Gizzi, archiviste au service des manuscrits

M. Jean-Samuel Fauquex, graphiste

M. Laurent Dubois, photographe

Mmes Caroline Besson et Juliane de Senarclens, latelier.li, scénographes

À l'Université de Lausanne

Prof. Dave Lüthi, doyen de la Faculté des Lettres

Prof. François Vallotton, ancien vice-doyen

Au sein du Pôle pour les études africaines de la Faculté des lettres (PEALL) :

Mme Joanne Vaudroz, stagiaire au service des manuscrits (Fonds J.-M. Volet), diplômée MA avec spécialisation en études africaines

MM. Lucas Lador et Émilien Tissières, étudiants de master et stagiaires du programme

de spécialisation en études africaines, qui ont largement contribué aux choix des livres exposés

Mme Rachel Steiner, étudiante-assistante et membre du programme d'études africaines

Mme Jehanne Denogent, assistante FNS, diplômée MA avec spécialisation en études africaines

Mmes Estelle Piguet et Fanny Alvarez, graphistes, réalisatrices de la plaquette

Avant-propos

La Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, en partenariat avec l'association « Déclaration de Berne » – devenue depuis « Public Eye » – éditait en 1991 une bibliographie commentée intitulée *La Littérature africaine francophone. 200 suggestions de lecture*. Fruit d'un travail collectif d'envergure, cet ouvrage a mis en évidence une littérature de langue française peu connue en Suisse. La difficulté d'accès aux livres publiés en Afrique et leur diffusion malaisée rendaient les sélections sans doute aléatoires, mais ce projet a eu le grand mérite de faire surgir un corpus aux dimensions insoupçonnées. La BCU s'est ainsi profilée il y a trente ans comme pionnière de la mise en valeur de la littérature francophone du Sud, en mettant à disposition une collection qui n'a eu de cesse de s'agrandir et en offrant des textes diversifiés aux nouveaux lecteurs passionnés. L'avant-propos de la bibliographie commentée de 1991 misait sur le devenir de ce domaine, en affirmant le désir de créer à Lausanne « un centre d'excellence » pour cette littérature née des convulsions de l'Histoire et dont les ramifications contemporaines ont proposé des perceptions multiples du continent et de ses diasporas.

Trente ans plus tard, force est de constater que le vœu de l'équipe d'alors s'est réalisé. La collection générale de littérature francophone africaine de la BCU est désormais riche de plusieurs milliers d'ouvrages, qu'il s'agisse de théâtre, poésie, romans, bandes dessinées, anthologies, littérature jeunesse, contes, et autres ensembles reflétant la diversité de la production et l'intérêt des lecteurs, sans cesse renouvelé.

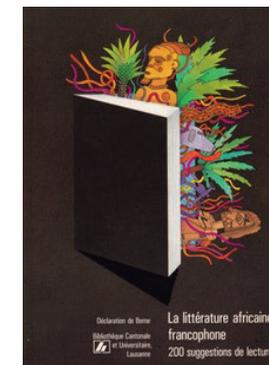
Parallèlement à cette expansion fictionnelle – mise en valeur avec l'exposition *Encre noires* en 2010 déjà – un programme de spécialisation en études africaines a débuté en Faculté des lettres, à l'UNIL, en 2016. Pensé de façon interdisciplinaire, le cursus permet à des étudiant-e-s de master d'approfondir des connaissances littéraires, culturelles et historiques, tout en ayant des liens directs avec des institutions partenaires en Suisse, en Europe, en Amérique du nord et en Afrique subsaharienne. Ces coopérations sont essentielles à la saisie d'univers fictionnels spécifiques, mais aussi pour l'approche de sociétés postcoloniales et de réflexions décoloniales.

L'exposition *Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir*, vernie le 25 mars 2020, ainsi que le colloque qui a lieu du 4 au 7 mai à l'UNIL sont à placer dans le prolongement du travail pionnier de la BCU. La collection de Jean-Marie Volet trouve ainsi sa place naturelle à la BCU, devenue un centre incontournable pour les études africanistes, au moment où

l'UNIL soutient le développement de ce champ de recherche. Ce don exceptionnel comprend la bibliothèque du chercheur ainsi que ses archives personnelles, composées au gré des questionnaires qu'il a adressés pendant des années aux auteures, par-delà les océans.

Dans l'ouvrage évoqué, seules 10 auteures et 13 de leurs ouvrages étaient mentionnés parmi les 200 propositions de lecture. Les premières recherches de Jean-Marie Volet sur la littérature féminine francophone d'Afrique, domaine dont on peut dire qu'il est l'un des fondateurs, datent de la même époque ; le don de sa bibliothèque représente 3500 volumes écrits par des femmes et consacrés à la littérature féminine africaine francophone, auxquels s'ajoutent les témoignages d'auteurs recueillis sur place, en Afrique, ou des questionnaires qui ont souvent été le début d'échanges amicaux. Un tel apport place la Bibliothèque cantonale et universitaire, ainsi que la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, au cœur de ce « centre d'excellence » souhaité il y a trente ans.

Que les décennies à venir confortent, grâce à la motivation de tous les acteurs impliqués et celle de nouveaux chercheurs, une place d'évidence à ce domaine au sein des littératures de langue française.



PAR AVION



Doctor Jean-Marie VOLET

School of European Languages

Department of French Studies

The University of Western Australia

Nedlands, West. Aust. 6009

AUSTRALIA

PAR AVION

Constitution et historique de la collection léguée à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

par Jean-Marie Volet, Honorary Research Fellow, The University of Western Australia, School of Humanities, European Languages and Studies – French

La collection d'ouvrages de littérature africaine qui a pris la direction de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCUL) récemment n'a pour origine ni la Suisse où je suis né, ni l'Afrique où j'ai fait de nombreux mais brefs séjours, mais l'Australie où je suis arrivé avec ma famille au début des années 1980. La Faculté des lettres de l'Université où l'on m'avait envoyé parfaire ma formation d'enseignant, peu après notre arrivée, me surprit d'emblée par son ouverture, la diversité des cours offerts aux étudiants et la possibilité d'étudier un large éventail d'auteurs africains et antillais d'expression française dont je n'avais jamais entendu parler.

Ma carrière académique – tout comme l'acquisition des livres et documents accumulés au cours des années – s'inscrit dans le prolongement de cette découverte, en terre anglophone, de tout un pan de la littérature d'expression française rejetée à la marge de l'univers littéraire qui m'était familier. Dans ce contexte, l'émergence des romancières et femmes de lettres d'origine africaine, leur succès sur le plan de l'édition, en France et dans le monde, l'intérêt de leurs écrits, leur entrée dans les programmes d'enseignement universitaires, le degré d'autonomie du lecteur par rapport au texte... sont autant d'éléments qui m'ont incité à me lancer dans une exploration multidirectionnelle d'un univers mal connu.

S'il fallait mentionner de manière plus précise le point de départ de mon intérêt pour les littératures africaines, je pense qu'il faudrait mentionner un livre, *Perpétue*, son auteur, Mongo Beti, et une professeure de littérature à l'Université de *Western Australia*, Beverley Ormerod, qui avait mis cet auteur à l'étude dans son cours de littérature africaine. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il m'a été donné de rencontrer Mongo Beti et sa femme Odile à Yaoundé puis à Rouen, de collaborer avec ses compatriotes Ambroise Kom, André Ntonfo ou encore David Ndachi Tagne qui m'introduisit auprès de nombreuses écrivaines camerounaises dont on retrouvera les œuvres, quelques lettres et divers documents dans les archives léguées à la BCUL. Des centaines de nouveaux ouvrages sont venus rejoindre *Perpétue* sur les rayons de ma bibliothèque, mais c'est bien le destin tragique de *Perpétue* et le comportement ambigu de son frère Essola en fin de roman qui m'ont interpellé et invité à partir à la découverte de leur continent, d'abord dans les livres

et ensuite sur place en compagnie de ceux et celles qui le font vivre dans leurs ouvrages.

Ma décision initiale de mettre l'accent sur l'émergence d'une écriture spécifiquement « féminine » et « africaine » est elle aussi liée aux conseils de Madame Ormerod qui supervisa ma thèse de doctorat et m'engagea comme assistant de recherche à une époque où bon nombre de chercheuses et d'enseignantes revendiquaient d'une part une meilleure reconnaissance de leur contribution dans les domaines de la recherche et de la formation des étudiants, et d'autre part l'inclusion d'un plus grand nombre d'auteurs féminins dans les cours proposés aux étudiants, en majorité des femmes. Dans ce contexte, Madame Ormerod – qui avait non seulement développé le premier cours de littérature antillaise d'expression française à l'Université des *West Indies* dans les années 1960 mais aussi introduit un nouveau cours de littérature africaine à l'Université de *Western Australia* peu après son arrivée en Australie dans les années 1970 – s'intéressa tout naturellement aux romancières africaines lorsqu'on commença à parler d'elles. En 1985, Kembe Milolo, doctorante africaine inscrite à l'Université de Fribourg, avait mentionné une quinzaine de romans publiés par des romancières africaines francophones dans sa thèse, mais seule une poignée de spécialistes avaient eu vent de la sortie de ces ouvrages. Cinq ans plus tard, la rumeur s'était faite certitude : les Africaines écrivaient et



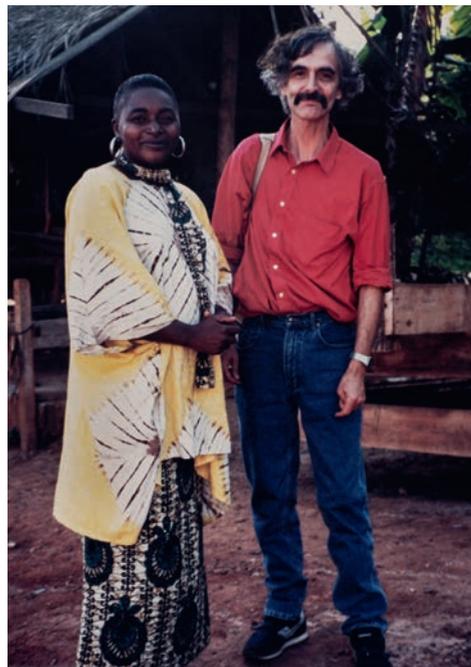
l'heure était venue de faire le point ; de déterminer si l'un ou l'autre de leurs romans pouvait être inclus dans les cours proposés aux étudiants à l'Université de *Western Australia*. Cette responsabilité me fut confiée.

Trouver les livres en question fut ardu, mais il s'avéra que plusieurs d'entre eux témoignaient de qualités littéraires certaines et ouvraient un champ d'investigation intéressant d'autant que d'autres auteures et d'autres titres prometteurs repérés dans divers catalogues allongeaient la liste des ouvrages cités par Milolo. De plus, la diversité des genres proposés – roman, poésie, théâtre, autobiographie, essai, etc. – invitait à un recensement systématique des œuvres et à une analyse des facteurs ayant contribué à l'émergence de ces écrivaines abandonnées à la marge du monde académique. Le coup d'envoi de ma carrière était donné. Au terme d'une longue traque, quelque 70 écrivaines africaines furent recensées et une centaine d'ouvrages acquis. Trouver un bon livre à mettre au programme est une chose, mais en parler d'une manière sensée tout en faisant abstraction de l'environnement socioculturel de l'auteur, faute de renseignements, en est une autre. Dès lors, toutes les auteures qui purent être jointes par courrier postal – car en ces temps-là, Internet n'était encore réservé qu'à un petit groupe d'initiés – reçurent une lettre et un questionnaire les priant de nous fournir quelques détails autobiographiques. Une cinquantaine de personnes répondirent à notre requête (leurs réponses, parfois fort brèves et d'autres très détaillées, figurent dans les archives déposées à la BCUL). Une première bibliographie annotée des romancières africaines sub-sahariennes fut publiée dans le bulletin de l'*African Literature Association* en 1992. Une version revue et complétée parut chez L'Harmattan en 1994.

L'histoire aurait pu en rester là, mais une *Postdoctoral Fellowship*, plusieurs fonds de

recherche et enfin la très convoitée *Queen Elizabeth Fellowship* que m'octroya le Conseil australien pour la recherche (ARC) m'offrirent la possibilité de voler de mes propres ailes et de poursuivre mon exploration d'un univers littéraire dans lequel les femmes écrivains en général et les Africaines en particulier ne cessaient de gagner en importance. De 70 auteures recensées, on passa rapidement à 140 puis à 280. Ma bibliothèque ne suffisait plus pour héberger les livres que je ramenaï aussi bien de Suisse ou de France que des multiples voyages effectués dans plusieurs capitales africaines où m'attendaient d'innombrables ouvrages publiés sur place par de petites maisons d'édition plus ou moins éphémères... et c'est plusieurs milliers de titres représentant quelque 50 mètres linéaires de rayonnages qui quittèrent mon bureau 30 ans plus tard en direction de la BCUL.

Chacun de mes brefs séjours dans une capitale africaine m'offrit l'occasion d'acheter



des livres difficiles à trouver ailleurs. Tous me permirent aussi de rencontrer un grand nombre d'écrivains et de collègues, de travailler avec eux et de me faire des amis et des amies avec lesquels j'ai eu plaisir à collaborer. Et puis ces rencontres m'ont aussi permis de mesurer toute la difficulté, et souvent l'impossibilité d'étiqueter un livre ou un auteur. Comme chacun d'entre nous, les écrivaines sont tantôt ceci, tantôt cela ; leurs préoccupations diffèrent et évoluent ; l'écriture d'un roman, d'une pièce de théâtre, d'un recueil de poésie ou d'un essai représente quelque chose de différent pour chacune d'elles. Cette riche diversité est perceptible dans les réponses apportées à nos questionnaires expédiés au début des années 90. Elle l'est aussi dans les documents d'archives recueillis par la BCUL.

Elle l'est enfin dans ces milliers de volumes qui ont jailli de la plume de femmes qui nous rappellent chacune à sa manière qu'à l'ombre de quelques célébrités il y a des milliers de personnes « comme tout le monde » qui ne demandent qu'à être entendues. Écrire et publier un livre, me semble-t-il, c'est jeter une bouteille à la mer ; le lire, c'est essayer de décrypter le message qu'il contient et l'adapter à nos circonstances. D'où les questionnements sur la relation liant l'auteur à son lecteur qui ont guidé mes recherches tout au long de ma carrière. Que

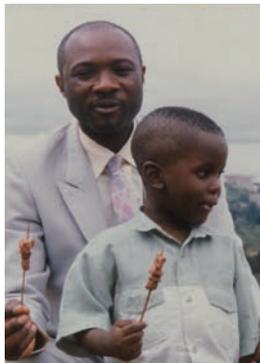
fait-on d'un roman écrit par une Africaine vivant à Abidjan quand on est prof. de Lettres à Paris ou en Australie et que l'on sait, comme le disait Thomas Pavel (1998), que « comme l'auteur, le lecteur se sert du texte pour faire résonner les grands codes à sa guise dans une opération narcissique et aléatoire dont le résultat est la ré-écriture [...] indéfinie du texte » ?

Si les cours consacrés aux auteurs africains et antillais proposés par Madame Ormerod marquent le tout début de mon intérêt pour la littérature issue du continent africain, la lecture de romans venus d'ailleurs et la vaste problématique qui leur est associée, tout comme l'arrivée des ordinateurs, d'Internet et du courrier électronique dans notre Faculté au milieu des années 1990, ont elles aussi marqué ma carrière de manière significative dans la mesure où les échanges avec l'Afrique – et le reste du monde – devenaient infiniment plus faciles et rapides. De plus, un accès immédiat aux commentaires, articles et documents mis sur Internet par un nombre toujours plus élevé d'universitaires permettait des échanges fructueux entre collègues proches ou lointains. L'outil idéal pour disséminer largement les renseignements biobibliographiques que nous avions récoltés auparavant sur les romancières africaines venait d'être inventé. Il ne restait plus qu'à écrire aux intéressées, à leur expliquer en bref le fonctionnement d'Internet, à leur demander si elles étaient d'accord de participer avant de créer le site idoine, ce qui fut fait en 1996.

Cette étape est importante dans la mesure où mon travail, qui était d'ordre purement littéraire jusqu'alors, fut scindé en trois activités complémentaires. D'abord la continuation de ma réflexion sur la lecture en général et la lecture des romancières « africaines » en particulier. Ensuite, dès la mise en ligne du site *LIRE LES FEMMES...* sur Internet en décembre 1996, une mise à jour régulière qui mentionnait tous les livres

achetés ou reçus, et enfin plusieurs refontes du site exigées par l'évolution d'Internet et les nouvelles possibilités offertes. Les livres légués à la BCUL représentent donc les achats effectués entre le début des années 1990 et la fin de l'année 2017, c'est-à-dire une trentaine d'années. À noter que ces livres reflètent non seulement l'évolution des thèmes, de l'origine et de la facture des ouvrages proposés au fil des ans mais ils témoignent aussi de l'évolution du site Internet qui se fait l'écho de l'élargissement progressif de nos recherches et l'inclusion, par exemple, d'ouvrages de femmes ayant témoigné de leur vie en Afrique durant l'époque coloniale ou encore de traductions françaises de romancières anglophones.

La troisième casquette qui m'incomba fut celle de rédacteur de *MOTS PLURIELS*, une *Revue internationale de Lettres et de Sciences humaines*. Ce journal fut un des précurseurs des innombrables journaux académiques offerts en ligne de nos jours, et bien que sa création ait été fortuite, elle est aussi étroitement liée aux activités mentionnées ci-dessus. C'est lors d'un passage à Douala où j'avais rendez-vous avec Daniel Tchaptcha pour lui acheter des livres qu'on en vint à parler des idées contradictoires que l'on se fait du temps selon l'époque et l'endroit où l'on se trouve. Il venait d'écrire un livre sur le sujet, tout comme une de mes collègues du département d'Histoire



de l'Université de *Western Australia*. Quant à moi, la vision du temps que Michel Serres proposait dans ses entretiens avec Bruno Latour (*Éclaircissements*, 1992) m'avait fasciné. Un thème universel qui permettait de fructueuses discussions entre collègues de différents horizons, disions-nous, et l'idée d'une plateforme permettant des échanges sur de tels sujets entre collègues disséminés aux quatre coins du monde me vint à l'esprit.

Expliquer à Tchaptcha que je venais de mettre sur Internet – un tout nouveau système de communication qu'on était en train d'installer dans mon université – tous les renseignements que nous avions obtenus sur les écrivaines africaines quelques années plus tôt fut l'affaire d'une minute. Et s'il était possible de mettre des renseignements biographiques sur Internet, il était tout aussi facile d'y mettre des articles que l'on pourrait lire facilement dans le monde entier. *MOTS PLURIELS. Revue internationale de Lettres et de Sciences humaines* était née, du moins virtuellement, avec un projet de collaboration bien défini. On s'entendit sur le champ sur les grandes lignes éditoriales : on pourrait soumettre des articles en anglais ou en français, tous les articles devaient être évalués par un comité d'experts venus aussi bien d'Afrique que du reste du monde, le point de vue de collègues africains devrait figurer dans chaque numéro et il en allait de même de celui de femmes travaillant en milieu universitaire.

Un premier numéro bricolé dès mon retour en Australie fut mis en ligne le 13 novembre 1996 avec la bénédiction de ma Faculté et, étant un des premiers journaux en ligne ouvert aux Africanistes du monde entier, il connut rapidement un succès considérable. Son lectorat augmenta au rythme du développement d'Internet, non seulement en Amérique, en Australie et en Europe, mais aussi en Afrique où les connexions individuelles et les cafés Internet se multipliaient. Les propositions d'articles commencèrent



à affluer des quatre coins du monde. Vingt-quatre numéros furent publiés entre 1996 et 2003, soit quelque trois cents contributions retenues pour publication par le comité de lecture, sans compter plusieurs dizaines d'interviews, de témoignages, de nouvelles inédites de romancières africaines, de comptes rendus de lecture, etc. La revue cessa de paraître en 2003 lorsque je pris ma retraite mais tous les numéros publiés furent archivés en 2005 sur le serveur de l'Université de *Western Australia* (<http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/>).

La collection de livres de littérature africaine légués à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne a donc été constituée de pair avec mon travail à l'Université, la pertinence des revendications féminines d'alors, le plaisir des rencontres, le partage, l'arrivée d'Internet dans ma Faculté, la découverte d'un univers littéraire mal connu et une meilleure compréhension de la relation complexe qu'un lecteur établit avec le texte qu'il a sous les yeux.

P.O. Box 34043
Nairobi -

30/9/97

Cher Jean-Marie Volet,

Merci beaucoup pour le journal électronique Notes Plurielles que vous m'avez envoyé. Je l'ai lu avec énormément d'intérêt. J'ai été fascinée par la lecture de critiques sur les ouvrages littéraires traitant du Sida. C'est un sujet qui me tient à cœur et que j'aborde dans l'un des chapitres de mon prochain roman. Je suis très contente que vous ayez jugé bon d'inclure ma nouvelle dans ce spécial Sida.

Je n'ai pas encore allés à

Lors d'un passage en Suisse au début des années 1990, j'avais découvert un petit fascicule intitulé *La littérature africaine francophone, 200 suggestions de lecture*, publié par la BCUL en collaboration avec la Déclaration de Berne. Ce livre ouvrait de nouveaux horizons. Il invitait les lecteurs à partir à la découverte d'auteurs africains quasi inconnus chez nous. Aujourd'hui, il permet de prendre du recul, de mesurer le chemin parcouru depuis une époque où recommander la lecture d'une douzaine de femmes auteurs faisait figure de nouveauté. Cet ouvrage témoigne aussi de l'intérêt sans cesse renouvelé de la BCUL pour les littératures africaines.

C'est donc avec un petit pincement de cœur mais aussi une grande satisfaction que j'ai vu les quelque milliers d'ouvrages acquis au cours de mes pérégrinations prendre le chemin de Lausanne. Ces livres sont entre de bonnes mains comme le montre l'équipe dynamique de la Faculté des lettres de l'Unil qui a mis sur pied cette exposition avec la BCUL afin de valoriser des écrits proposés par des romancières aussi diverses que prolifiques, ouvertes au monde et encore trop mal connues.

Merci à tous ceux et celles qui m'ont permis de partir à la découverte de l'univers littéraire africain, dans les livres et autour du monde.

JM Volet



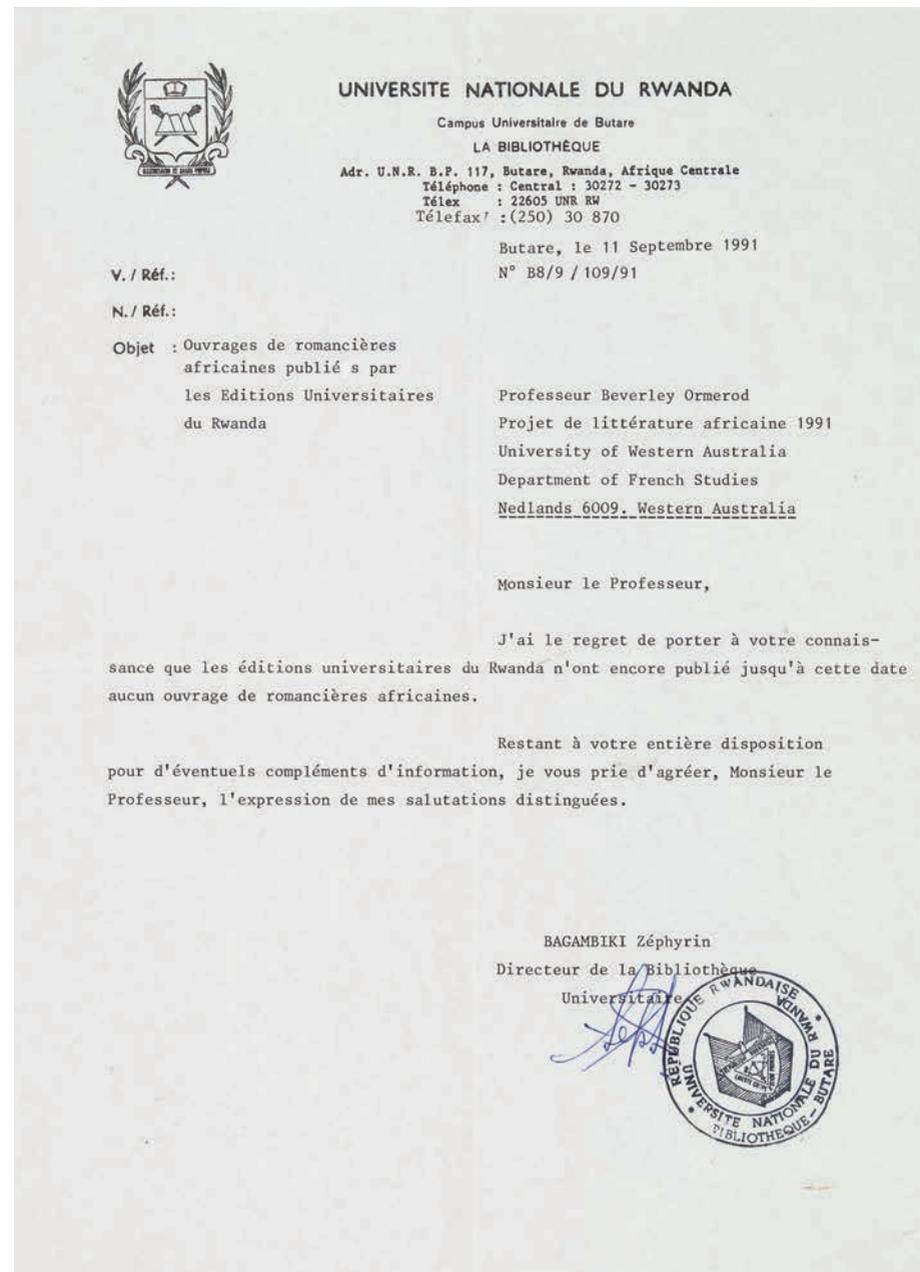
Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir

Lire une littérature de langue française dite « féminine d'Afrique » signifie reconnaître une catégorie, un ensemble porté par des femmes qui ont pris la plume pour *se dire* et non plus être l'objet d'un discours tenu par un homme. Alors que les premiers écrivains africains de l'époque coloniale ont publié dès les années 1920, il aura fallu attendre cinquante ans de plus pour que les « subalternes des subalternes », victimes d'un système de domination multiple impliquant le *genre*, la *race* et la *classe sociale*, osent exprimer par la plume leur volonté d'une reconnaissance au sein de la famille et de la communauté : qu'il s'agisse d'un premier roman, *Rencontres essentielles*, publié en 1969 au Cameroun par Thérèse Kuoh-Moukouri – passé largement inaperçu durant la période des post-indépendances où la construction des pays reléguait les voix féminines à une sphère privée – mais surtout, dès 1975, décrétée Année internationale de la femme par l'ONU, du récit autobiographique *Femme d'Afrique : la vie d'Aoua Keita racontée par elle-même*, puis en 1978 de l'enquête d'Awa Thiam *Parole aux négresses*, et enfin en 1979, du célèbre roman de Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, qui mettait à nu la condition de dépendance des femmes au sein de la famille traditionnelle, par la polygamie, le lévirat ou encore le poids de la dot. L'écriture a mis sur la scène publique ce qui n'était pas dit et les auteures ont dénoncé tant les violences physiques que symboliques, celles de la réification de la femme dans une société patriarcale.

À cette première vague qui affirmait le *sujet africain féminin* ont succédé des auteures dont les protagonistes cassent les codes attendus du respect et de la cohésion du groupe : le personnage féminin et sa quête identitaire priment sur le fonctionnement de la communauté. Un tel enjeu fait éclater les normes de modestie et de pudeur en vigueur :

les personnages des romans des années 1980 et suivantes dénoncent le machisme, veulent choisir leur partenaire et n'hésitent pas à mettre en scène l'acte sexuel. Il s'agit avant tout de se réapproprier son corps. De quoi attaquer frontalement des sociétés jugées traditionalistes qui, en retour, dénoncent le caractère aliéné – à un féminisme européen – ou pornographique de ces récits.

Le discours littéraire porté par des auteures et leurs personnages féminins est toujours une forme de résistance, par la voix qui donne un point de vue singulier, par la représentation des forces en présence et par la scénographie imaginée ; les fictions proposent une représentation du monde qui manifeste des prises de conscience, déconstruit des images figées et démultiplie les choix interprétatifs. Les personnages féminins s'affirment pour trouver une place nouvelle dans une communauté qui doit repenser les notions de vérité et de norme. Ces figures usent donc de formes diverses pour accéder à un pouvoir partagé et ainsi être capable de choisir, de résister, de participer ou de dénoncer. Elles mettent en œuvre des forces attentives aux voies de négociation, qui rendent compte de contextes de production et de réception différents quand le récit est écrit par une auteure vivant sur le continent ou quand celle-ci appartient à la diaspora européenne ou américaine. *Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir* entend croiser ces points de vue complémentaires, porteurs de réflexions et d'interrogations transversales, où les voix de femmes font entendre leur volonté d'autonomie et d'implication responsable, ainsi que leurs ruses pour y parvenir.



Féminismes d'Afrique

De nombreuses intellectuelles et auteures d'Afrique ont affirmé publiquement leur droit à l'égalité, aux soins et au respect. Elles ont nommé ces revendications essentielles, en phase avec leurs cultures d'origine, en prenant souvent leur distance avec le mot « féminisme », porteur d'une perception européenne ou états-unienne des rapports entre les sexes.

En 1984, l'auteure, metteuse en scène, poète et musicienne camerounaise Werewere Liking invente dans son « chant-roman » *Elle sera de jaspe et de corail* le terme « misovire », pour exprimer le ressenti d'une nouvelle génération de femmes qui ne trouve *aucun homme admirable*. La voix féminine est *misovire*, car elle déteste les hommes qu'elle observe ; son désir d'une relation transformée prend forme à travers l'ironie et le grotesque qui dénoncent la vie à Lunai, cet espace africain où l'homme se complaît dans la bassesse et l'hypocrisie.

Sans doute en phase avec l'« African womanism » de Clenora Hudson-Weems qui se développe dès la fin des années 1980 dans un contexte afro-américain, mais en voulant toucher toutes les femmes d'origine africaine, le terme « féminitude », proposé par Calixthe Beyala en 1995 dans sa *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, place d'emblée une distance d'avec le terme « féminisme » associé à l'Occident, et forge



un mot qui rattache féminin et négritude. Il s'agit de postuler une appréciation différente de la relation homme-femme, en la plaçant dans un contexte culturel significatif : « La définition de ma féminitude [...] ne prône pas l'égalité entre l'homme et la femme mais la différence-égalitaire entre l'homme et la femme. Il fallait un autre mot pour définir cette femme nouvelle qui veut les trois pouvoirs : carrière, maternité et vie affective ». Pour Calixthe Beyala, la féminitude implique l'affranchissement de l'autorité masculine et une libération de la femme passant par la réappropriation de son corps. Cette autonomie est aussi affirmée par Véronique Tadjo qui parle de la complémentarité de la relation homme-femme ; écrire participe du refus du monde tel qu'il est et ses personnages féminins questionnent, autant dans la sphère privée que publique, les inégalités et violences subies. Bessora, en usant souvent d'un humour féroce et d'une tonalité grotesque, met en scène des rapports de séduction – dans des milieux urbanisés privilégiés – qui ressemblent fort à des scènes de prédation : l'un est toujours prêt à dévorer l'autre... La dénonciation est donc réactive sans qu'il y ait adhésion à un féminisme américain ou européen.

L'inventivité lexicale – citons encore l'acronyme *stiwanism* pour « Social Transformation Including Women in Africa » – reflète la diversité des perceptions genrées, c'est-à-dire l'étude « du système de bicatégorisation hiérarchisée entre les sexes (homme-femme) et entre les valeurs et les représentations qui leur sont associées » (*Epistémologies du genre*, GenERe, ENS éditions, 2018, p. 9). Cette approche ne saurait se décliner de façon universelle et elle participe aussi à un processus de décolonisation. C'est ce que l'« afro-féminisme » revendique de nos jours dans les communautés diasporiques, pour rendre compte de particularités « intersectionnelles » – soit l'imbrication complexe des différents systèmes d'oppression et des multiples facettes de l'identité (*Ibid.*, p. 122) – des Afropéennes.

N'oublions pas, pourtant, qu'en parallèle à ces néologismes et mises en garde, les termes « féminisme » et « féministe » n'ont pourtant jamais cessé d'être mobilisés voire défendus, que ce soit au moment où, à l'ère de Mariama Bâ, les femmes africaines ont conscience de s'emparer de l'écriture pour la première fois, jusqu'au monde globalisé d'aujourd'hui où le « TED talk » de Chimamanda Ngozi Adichie de 2012 – *Nous sommes tous des féministes* – bat des records d'audience sur la toile, faisant l'objet de publications et de nombreuses traductions. Simultanément, dans les institutions internationales, les porte-parole des femmes, à l'image de Fatimah Kelleher, doivent protéger le féminisme au moment-même



Avez-vous vécu à différents endroits durant votre vie? Oui
Douala - Bangui - Malaga - Carthe
Paris

Avez-vous beaucoup voyagé durant votre vie? Où? En Europe
En Afrique

Avez-vous des enfants? Oui
 Si oui, combien et de quel âge? 10 ans et 3 ans

Dans quelle mesure avez-vous l'impression que votre cercle familial a été affecté par les changements qui ont pris place en Afrique depuis l'Indépendance?
La pauvreté

De manière générale, la place de la femme dans la société qui vous entoure est-elle très différente de ce qu'elle était il y a vingt ans?
1. Existente

6 Vos amis et vos loisirs:
 Accordez-vous beaucoup d'importance à l'amitié? et si oui, avez-vous beaucoup d'amis?
 d'amis? Oui

Les voyez-vous souvent? non

Que faites-vous durant vos loisirs? Louvir

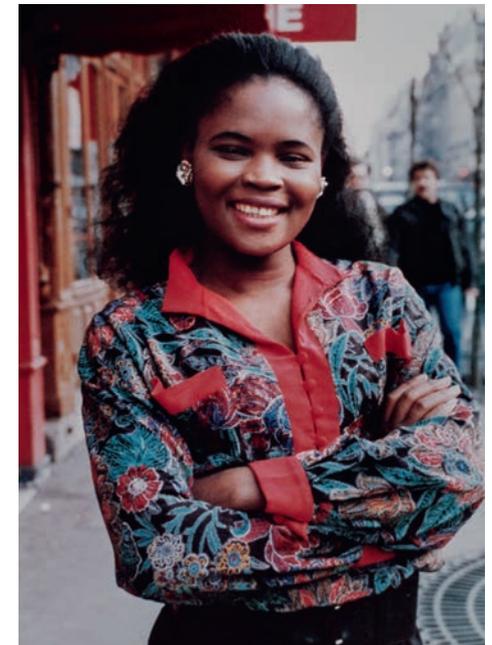
Qu'est-ce qui vous semble le plus important dans votre vie, en ce moment?
Ecrire. Mes enfants. Les
autres. Les déséquilibres entre nord et
sud. Une journée en Afrique,
Aurons nous encore demain une
terre pour nos enfants???

où il est régulièrement invoqué, dans un contexte international devenu néolibéral, vidé de son sens.

« C'est à nous, femmes, de prendre notre destin en main pour bouleverser l'ordre établi à notre détriment et ne point le subir. Nous devons user, comme les hommes, de cette arme pacifique, mais sûre, qu'est l'écriture. » Tel était l'appel lancé par Mariama Bâ en 1980. Trente-deux ans plus tard, le concept de « genre » étant passé par-là, Chimamanda Ngozi Adichie continue de juger le féminisme indispensable car « se limiter à cette vague expression des *droits de l'homme* serait nier le problème particulier du genre. Ce serait une manière d'affirmer que les femmes n'ont pas souffert d'exclusion pendant des siècles ». Pour elle, le féminisme signifie « désapprendre nombre de leçons sur le genre que j'ai apprises en grandissant ». Quant à Fatimah Kelleher, dans *New Daughters of Africa* (2019), elle juge plus que jamais nécessaire de rappeler la dimension fondamentale du féminisme, l'égalité entre les femmes et les hommes. Trop souvent, constate-t-elle, les arguments économiques instrumentalisent la contribution des femmes sans rien changer à leur inégalité : invoquer de manière étroitement pragmatique leur participation à la croissance sans tenir compte de l'exigence du féminisme, c'est suggérer que les

coûts humains de l'inégalité – destruction physique et mentale des individus, violation de leur corps et de leur psyché – ne seraient pas des raisons suffisantes pour exiger l'égalité. Le féminisme est une justice et non un calcul d'intérêt, rappelle-t-elle.

De l'ère des indépendances à aujourd'hui, le féminisme relève d'un choix philosophique, d'une démultiplication lexicale et critique, d'une adhésion entière ou nuancée, mais il continue de concerner les Afriques – continentale et diasporique – dans le monde.



Pouvoir de choisir

Fortes de stratégies inventées pour se dégager de normes qui les asservissent, les figures féminines contestent très souvent des traditions les réduisant au statut de bien négociable. Ahmadou Kourouma, parmi d'autres auteurs comme Mongo Beti ou Sembène Ousmane, a aussi mis en exergue l'effacement auquel se résumait toute vie de femme, si l'on n'était pas une « grande royale », telles Sarraounia, reine du Niger, ou la Reine Pokou. L'en-tête d'un chapitre du roman *Monnè, outrages et défis* (1990) concentre tout ce contre quoi la littérature féminine s'est liguée : « Dans ce monde, les lots des femmes ont trois noms qui ont la même signification : résignation, silence, soumission ».

La fiction féminine d'Afrique francophone met volontiers en scène le droit des petites filles d'aller à l'école, celui des adolescentes de choisir leur conjoint, de refuser toute mutilation génitale ou encore la polygamie. Le roman, le projet éducatif, la bande dessinée ou le témoignage de vie exposent le choix que la protagoniste doit pouvoir faire, pour elle d'abord, pour les siens aussi, malgré les obstacles. Dès lors les stratégies sont nombreuses, impliquant la désobéissance, la rupture ou même la fabrication d'une *féminité virile* pour ne pas avoir à subir : Dzibayo, dans le roman *Féminin interdit* d'H. Ngou (2007), est éduquée comme un garçon par son père qui ne voulait plus de fille ; cela signifie être une « battante »,

combative et performante dans son travail, afin de ne pas devoir supporter la peur de la dépendance ni celle de la répudiation d'un mari qui aura décidé de ne plus « nourrir un utérus mort », le sort d'une de ses sœurs.

La revendication d'autonomie contrevient à un principe traditionnel voulant que l'éducation d'une fille ait comme seul objectif le mariage ; cette voie unique fait d'elle un bien destiné à une autre famille et, si elle refuse ce destin, elle met en péril la dot que ses parents espèrent récupérer pour leur « investissement » durant son enfance ; cela ne peut être toléré. Comment dès lors faire entendre sa voix, oser lever les yeux pour affirmer un autre désir ? Ce scénario – associé aux milieux ruraux – prend des formes plus modernes et urbaines dans de nombreux récits où les contraintes familiales restent très fortes. Le choix d'un mode de vie ne va jamais de soi et la collection de romans sentimentaux *Adoras*, éditée en Côte d'Ivoire, cristallise tous les pièges, désirs et illusions de personnages féminins ingénus ou rusés. Très appréciée et très lue, cette série renouvelle sans cesse des tribulations amoureuses à travers lesquelles se jouent des rapports de force, des conceptions de la vie, de l'amour, du travail et des relations familiales qui touchent de près les auteures et leurs lectrices. Souvent publiés en Afrique par des maisons d'éditions nombreuses, ces ouvrages arrivent directement dans les foyers de leurs multiples destinataires.

Léopold Sédar SENGHOR

B.P. 5106

DAKAR - FANN (Sénégal)

N° 398

Dakar, le 16 février 1982.

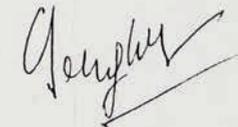
R

Chère Madame,

J'ai bien reçu les deux oeuvres de vous que vous m'aviez envoyées : "Awa la petite marchande" et "Le Fort maudit".

Toutes mes félicitations. Ce que j'apprécie, chez vous, c'est la sobriété tout africaine au demeurant. En effet, vous ne faites pas de longues phrases avec une cascade de subordonnées, et vous n'employez pas tel ou tel mot rare pour éblouir. C'est cela le classicisme : un "romantisme dominé".

Veuillez agréer, chère Madame, l'hommage de ma respectueuse admiration.



Madame Nafissatou Niang DIALLO

Aux bons soins de

Monsieur Mambaye Diallo

Société africaine de Raffinage (SAR)

B. P. 3137

D A K A R



Pouvoir de participer

Si le pouvoir est un rapport entre des forces en présence, celles-ci ne sont pas toujours incompatibles : leur cohabitation implique une volonté de collaboration qui vise le bon fonctionnement sociétal, à partir de la sphère familiale. Dans les récits, les femmes d'Afrique participent à la vie de leur communauté en faisant entendre leur voix, en témoignant de conditions de vie ou de survie, en œuvrant pour des transformations à partager entre tous et toutes. Le pouvoir de participer témoigne d'un sentiment d'appartenance qui articule des histoires personnelles à celle d'une collectivité. Il ne s'agit donc pas de créer des ruptures, mais de prendre acte d'une force féminine à ne pas négliger, grâce à des discours tant didactiques, prémonitoires qu'humoristiques. En 1974, dans sa pièce *Obali* (1974), J. Kama-Bongo met en scène une pratique coutumière, tout en provoquant le débat : est-il si naturel d'abandonner l'épouse jugée trop vieille pour pouvoir se remarier ? Les sociétés patriarcales sont confrontées à des parcours initiatiques permettant à la femme de se révéler : dans *Soukey* (1999), Mariama Ndoye égrène les étapes de vie de son héroïne, assumant des épreuves tant sentimentales que physiques, parce qu'elle est « simplement elle-même ». Paru la même année, *Riwan ou le chemin de sable* de Ken Bugul propose un récit autobiographique qui conteste le féminisme occidental en Afrique de l'Ouest. La protagoniste et auteure, après plusieurs années passées en Europe, réintègre sa communauté en devenant la 28^e épouse d'un Serigne, marabout et chef de famille. Ce récit paradoxal illustre une forme de participation, car la femme y accepte la polygamie, expérimentée comme un retour aux sources de l'éducation traditionnelle qu'elle n'a pas reçue.

Souvent, les textes sont des hommages à des mères ou grand-mères ayant œuvré dans l'ombre à la pérennité d'une famille ou d'un clan. Affichant avec réalisme des destinées marquées au sceau d'engagements multiples – qu'il s'agisse de celui d'une mère de famille, d'une accoucheuse ou d'une « première dame » – les récits confortent la nécessité d'une solidarité féminine. La sororité a des ramifications qui rendent caduques les catégories de l'intime et du public : l'une et l'autre sphère sont toujours imbriquées, et plutôt que de provoquer des révolutions, les fictions et les témoignages sont souvent le lieu d'une réflexion sur les mécanismes à l'œuvre, pour leur trouver des alternatives.

De nouvelles voix féminines assument aussi un attachement en perturbant les attentes : Nafissatou Dia Diouf, avec ses *Chroniques encore plus irrévérencieuses* (2013), déploie sur le mode burlesque une veine contemporaine très appréciée. Son pouvoir de participer est d'abord identifié, par une presse sénégalaise consensuelle, comme un « amour viscéral pour sa société qu'elle veut voir emprunter les sentiers d'un progrès harmonieux, respectueux des valeurs essentielles qui font son existence », mais à ce baume doit être ajouté sans détour le sens que l'auteure donne au féminisme : « il n'est pas une coquetterie de femmes lettrées, oubliées des traditions, mais un mouvement qui porte un idéal de progrès pour la société et ses membres les plus vulnérables ».

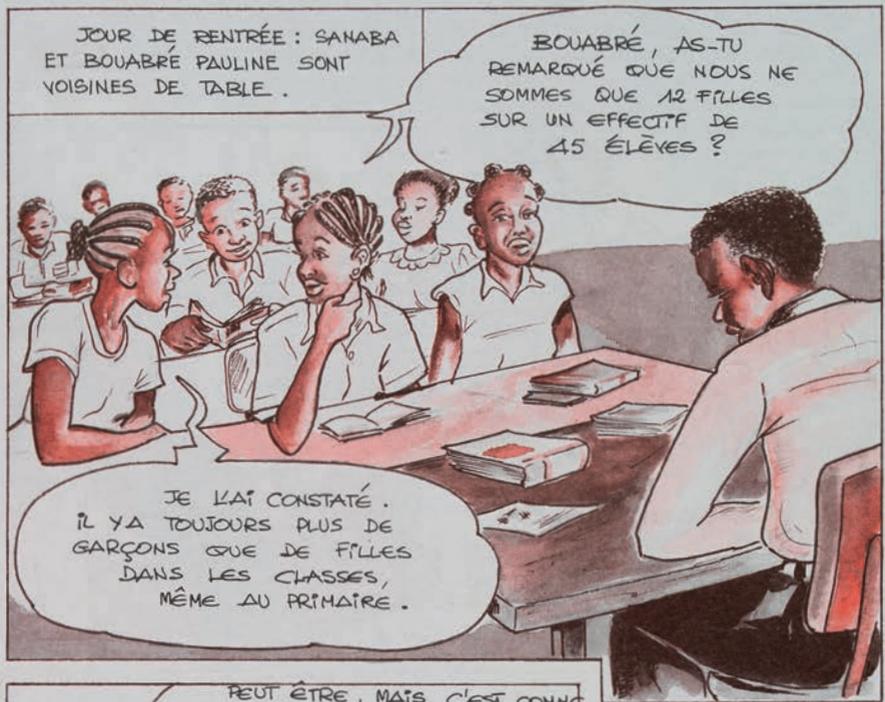
11. Détails supplémentaires que vous aimeriez mentionner

Je suis venue à l'écriture fortuitement. C'est à la suite d'une émission faite à la chaîne régionale : la radio de Saint-Louis, sur la demande de son directeur, dans le cadre des échanges culturels et de la Coopération, que j'ai élaboré cet ouvrage. La vieille cité de Saint-Louis étant classée monument international par l'UNESCO a besoin d'être mieux connue par la jeunesse particulièrement. J'ai pris la décision de traverser certains faits de la Transition après que mes propres enfants aient beaucoup insisté. Ils ont pu me convaincre de la nécessité de sauver certains éléments de notre patrimoine culturel qui disparaissent de notre milieu. C'est pourquoi m'est-il difficile de me considérer comme un écrivain "véritable".

Je me suis investie à fond dans la recherche dans le but de servir la Culture en général.

Diouf

S'agissant de mes voyages, ma première sortie je l'ai faite pour le compte de l'ancien parti U.P.S en Suisse. J'ai été également deux fois à la Mecque. J'allais aussi périodiquement en Suisse pour des réunions du Comité Consultatif pour le programme de Développement de la Région Roxel. J'ai assuré pendant un certain temps le poste de Vice-président.



JOUR DE RENTRÉE : SANABA ET BOUABRÉ PAULINE SONT VOISINES DE TABLE .

BOUABRÉ, AS-TU REMARQUÉ QUE NOUS NE SOMMES QUE 12 FILLES SUR UN EFFECTIF DE 45 ÉLÈVES ?

JE L'AI CONSTATÉ . IL YA TOUJOURS PLUS DE GARÇONS QUE DE FILLES DANS LES CLASSES, MÊME AU PRIMAIRE .

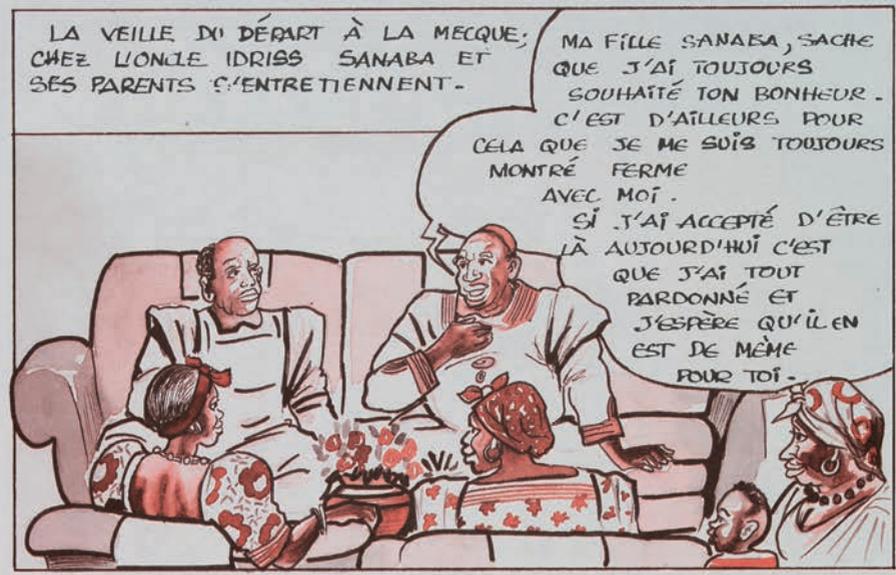


Y A-T-IL UNE RAISON À CELA ?

PEUT ÊTRE, MAIS C'EST COMME ÇA, LES HOMMES SONT TOUJOURS PLUS NOMBREUX QUE LES FILLES .

JE NE DE PENSE PAS . À TALASSA, LE DERNIER DE MA CLASSE ÉTAIT UN GARÇON .

EST-CE À DIRE QU'ILS SONT PLUS INTELLIGENTS QUE NOUS ?



LA VEILLE DU DÉPART À LA MECQUE ; CHEZ L'ONCLE IDRISS SANABA ET SES PARENTS S'ENTRETIENNENT .

MA FILLE SANABA, SACHE QUE J'AI TOUJOURS SOUHAITÉ TON BONHEUR . C'EST D'AILLEURS POUR CELA QUE JE ME SUIS TOUJOURS MONTRÉ FERME AVEC TOI . SI J'AI ACCEPTÉ D'ÊTRE LÀ AUJOURD'HUI C'EST QUE J'AI TOUT PARDONNÉ ET J'ESPÈRE QU'IL EN EST DE MÊME POUR TOI .



OH PÈRE, JE SUIS HEUREUSE QUE TU M'AIES PARDONNÉ

TU AS MA BÉNÉDICTION ET CELLE DE TOUT TALASSA QUI A HÂTE DE TE VOIR . SEULEMENT, EN BONNE MUSULMANE, PENSE À TE MARIER .



CELA NE SAURAIT TARDER À PRÉSENT MON PÈRE

QUI AURAIT CRU QU'UNE FEMME...

MA FILLE, QUE DIEU TE BÉNISSE . JE SOIS UNE MÈRE COMBLÉE . J'AI OUBLIÉ AUJOURD'HUI TOUTES LES PEINES QUE J'AI ENDURÉES DEPUIS TON DÉPART DE TALASSA . QUE LE CHEMIN DE TON DESTIN TE RÉSERVE ENCORE DES LENDEMAINS MEILLEURS .

Pouvoir de résister

Comment oser se dresser contre des forces de domination cautionnées par la parentèle, la société, la loi? La résistance des protagonistes est souvent une mise en péril assumée, qu'elle se manifeste par l'action, la réaction ou même l'indifférence : ne pas « jouer le jeu » est aussi une façon de protester et d'affirmer une autonomie. Résister à la loi des pères, à celle des mères, grands-mères ou belles-mères – car ces figures féminines ne gardent leurs privilèges que si l'ordre est respecté –, aux stéréotypes sexistes ou coloniaux ou réfuter un destin tout tracé sont autant de façons de faire front. Et c'est d'ailleurs sur l'affirmation de cette détermination que se clôt le roman *En votre nom et au mien*, écrit par Aminata Maïga-Ka en 1986, où son héroïne Awa, forte de la grossesse dont elle a eu confirmation, est dès lors certaine de pouvoir résister à celles qui lui rendent la vie infernale. Les fictions d'Afrique francophone font la part belle à l'énergie infinie déployée par des femmes qui ne baissent pas les bras.

Résister au sein de la communauté est une façon de négocier des rapports de forces nouveaux que les femmes expérimentent au quotidien, ce que l'on peut nommer un « négo-féminisme » : les fictions proposent des personnages supportant des injustices ou l'indifférence, mais qui se mobilisent aussi pour empêcher l'effondrement d'une communauté. Les espaces littéraires recréent l'Histoire à jamais inaccessible (la traite, l'esclavage, la colonisation) en confiant la possibilité d'un renouveau du groupe à des femmes dont les capacités de résistance trouvent des voies inattendues. Marginalisées, mais paradoxalement plus libres, les femmes sont créatrices et inventives, telles celles de Léonora Miano dans *La Saison de l'ombre* (2013) et celles de Bessora dans *Zoonomia* et *Citizen Narcisse* (2018). Les systèmes dominants de pensée et de croyance sont aussi questionnés et la représentation de la religion

dépasse la conviction personnelle : dans le roman *Les Enfants du khat*, de M.-H. Ahmed (2002), la foi semble la seule façon de regrouper des forces positives pour une transformation collective, afin d'échapper à la drogue et aux trafiquants ; à l'inverse, dans *Le Christ selon l'Afrique* de Calixthe Beyala (2014) ce sont les crédos évangélistes qui sont ridiculisés et dénoncés ; les personnages résistent à des contextes qui ne concernent pas seulement leur individualité mais celle du groupe.

La résistance est très présente dans les romans qui convoquent la migration et la guerre. Quand Véronique Tadjou et Monique Iloubo écrivent « par devoir de mémoire » après le génocide du Rwanda de 1994, leurs personnages et les épreuves traversées donnent à lire la violence d'une guerre civile, mais aussi la capacité de résilience de chacun-e ; ils questionnent la façon dont les sociétés conçoivent l'ordre social et comment elles construisent des réalités, et cela bien avant de se projeter dans un futur utopique ou fantastique, autre mode de renaissance que propose le cinéma nord-américain depuis quelques années, *l'afro fantasy* américaine ou désormais Léonora Miano avec *Rouge impératrice* (2019).

La migration Sud-Nord touche surtout des personnages masculins, car les femmes sont perçues en tant que gardiennes de la maison. *Celles qui attendent* (2010), roman polyphonique de Fatou Diome, propose ce scénario tout en pointant la nécessaire reconstruction des codes et normes connus, tant pour ceux qui sont partis que pour celles qui attendent, car l'absence modifie les êtres et les valeurs. Dans le roman de Marie Ndiaye, *Trois femmes puissantes* (2009), l'une d'elles résiste à sa vie misérable après qu'elle a été chassée par sa belle-famille, en faisant le choix de l'exil et de la migration vers le Nord. Son initiative, mortifère, est une forme de résistance puisqu'elle refuse ce que d'autres ont décidé pour elle. Sa mort, comme tant d'autres femmes-victimes, se lit comme un sacrifice assumé.

Avez-vous eu de la peine à trouver une maison d'édition d'accord de publier vos œuvres?

ça n'est jamais facile

Avez-vous souvent dû modifier les textes que vous soumettiez?.....

non

Est-ce vous qui choisissez les titres de vos ouvrages? ou est-ce l'éditeur?.....

c'est moi

Pensez-vous que le fait d'être une femme vous ait handicapée dans votre carrière d'écrivain?

oui - Une femme qui présente un manuscrit ressent beaucoup d'ironie de la part des autres

Où et quand écrivez-vous?.....

chez moi - dans ma chambre ou dans une petite pièce

Pourquoi et pour qui écrivez-vous?.....

J'écris pour communiquer avec les autres, pour partager des faits et raconter aux jeunes ce que d'autres ont vécu.

Avez-vous des manuscrits encore non publiés?.....

oui - plusieurs

Quels sont les thèmes de ces ouvrages?.....

Un homme involontairement au fait de la politique - intrigues d'un cadavre gitanne face à la justice.

Pensez-vous les voir sortir de presse dans un proche avenir?.....

non - à cause de la crise financière

Etes-vous en train de travailler à un nouveau livre?.....

l'essai

Si oui, quel en est le thème?.....

la femme et le mariage

9. Votre œuvre

Seriez-vous assez aimable de vérifier si la liste de vos œuvres est complète (et au besoin la compléter).

Kaya, Simone. *Les Danseuses d'Impe-Eya, jeunes filles à Abidjan*. Abidjan: INADES, 1976.

---. *Le Prix d'une vie*. Abidjan: CEDA, 1984.

10. La réception de votre œuvre

Avez-vous une liste des commentaires critiques (comptes-rendus, articles, thèses, ...) concernant votre œuvre? Si oui, vous serait-il possible de nous en faire parvenir une copie (même une liste très incomplète ne comptant que quelques noms pourrait nous être fort utile).

Du premier ouvrage : Des hommes (personnalités) ont dit « tu as raconté ce que nous avons tous vécu » =>

Le Prix d'une vie très lu par les femmes jeunes ou plus âgées - Une femme, institutrice à la retraite m'a dit « Ce n'est pas l'histoire d'une seule femme que tu as écrit, c'est l'histoire de toutes les africaines. Mais bien des hommes m'ont exprimé leur gêne et, à la sortie de ce livre, des journalistes m'ont presque insultée. Mais les femmes accueillent bien ce récit et le conseillent entre elles face à certaines situations.



VOILÀ, AVEC TOUT CE QUE TU AS APPRIS VOUS FORMEREZ LE PLUS BEAU COUPLE DU VILLAGE.

MOI ! ME MARIER MAINTENANT ?



COMME TU LE SAIS MA FILLE, LA TÊTE D'UNE FEMME NE DOIT PAS ÊTRE PLUS HAUTE QUE CELLE D'UN HOMME. TON COLLÈGE, LAISSE LE À TES FRÈRES. ILS SAURONT S'EN CHARGER.

SANABA EN SANGLOTS COURT SE RÉFUGIER DANS LES BRAS DE SA MÈRE ET LUI EXPLIQUE LE SORT QUE LUI RÉSERVE SON PÈRE.



OH ! MÈRE QUE VAIS-JE DEVENIR ? SNIF ! SNIF !

ÇA NE SE PASSERA PAS COMME ÇA !

QUE PEUT-ON FAIRE CONTRE UN PÈRE QUI REFUSE D'ENTENDRE RAISON ?



CALME-TOI MA FILLE. LA SOLUTION À CE PROBLÈME EST TOUTE TROUVÉE.



QUE PEUT-ON FAIRE POUR ELLE ? ELLE S'EST LAISSÉE PRENDRE PAR IGNORANCE.

SANABA A 15 ANS ; ELLE EST DONC TRÈS JEUNE POUR PORTER UNE GROSSESSE. C'EST UN CAS DE GROSSESSE PRÉCOCE.



QU'EST-CE QU'UNE GROSSESSE PRÉCOCE ? ET PUIS QU'Y A-T-IL DE PLUS À AVOIR UN ENFANT À CET ÂGE ? ON EN VOIT TOUS LES JOURS.



AVANT 18 ANS, LA MÈRE N'EST PAS PRÊTE PHYSIQUEMENT À PORTER UN BÉBÉ. SA SANTÉ ET CELLE DU BÉBÉ SONT MISES EN DANGER.



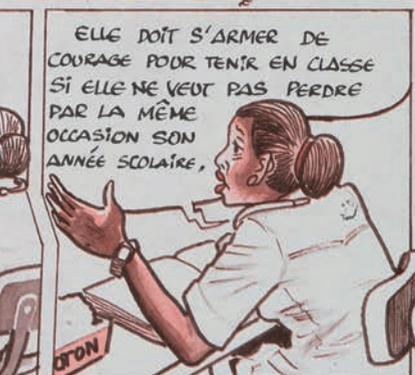
DANS LE CAS DE MA COUSINE QUE NOUS CONSEILLES-TU ?



QU'ELLE GARDE SON BÉBÉ ET SUIVE DES VISITES PRÉNATALES PÉRIODIQUES JUSQU'À L'ACCOUCHEMENT.



MAIS C'EST UNE ÉLÈVE ! ET SON COPAIN AUSSI. ILS SONT SANS RESSOURCE ET ELLE, SES ÉTUDES SONT COMPROMISES.



ELLE DOIT S'ARMER DE COURAGE POUR TENIR EN CLASSE SI ELLE NE VEUT PAS PERDRE PAR LA MÊME OCCASION SON ANNÉE SCOLAIRE.

Pouvoir de dénoncer

Dans les fictions émergent des expériences de femmes qui pendant longtemps sont restées taboues, parce que touchant à la représentation du corps, à l'acte sexuel, au plaisir ou à la violence subie. Les auteures dénoncent des inégalités et des contraintes dans leurs romans, pièces de théâtre et poèmes. Ce processus de rupture dévoile tout autant les hypocrisies morales que les dislocations familiales dues à la migration ou à la prostitution consentie pour quitter le continent, comme le propose *La Nuit est tombée sur Dakar* d'Aminata Zaaria.

En conférant aux personnages féminins un statut de sujet des discours, la fiction leur a permis, de façon cruciale, de transformer en dénonciation ce qui était, en leur absence, scandaleusement banalisé ou simplement ignoré. Avec son potentiel de dévoilement, la fiction écrite par les femmes heurte de plein fouet la bien-pensance patriarcale africaine, européenne et globalisée. La parole féminine est de ce fait lue comme un écho à ce qui a longtemps marqué la littérature francophone d'Afrique, c'est-à-dire son *nécessaire engagement*. L'écrivain était d'abord un intellectuel qui devait dénoncer le fait colonial, être le porte-drapeau d'une cause. Les fictions féminines, arrivées plus tardivement sur la scène médiatique, et souvent associées à des bavardages intimes, n'ont pas eu à se positionner en stratège. Mais les femmes qui ont usé de la plume comme « arme pacifiste » l'ont fait avec une détermination sans faille : les subalternes des subalternes, pour reprendre la formule de Spivak, ont créé des voix, des scènes et des formes esthétiques qui mettent à nu le réel, provoquent la réflexion ou le rire, pour agir.

Que ce soit dans *Le Banquet des marabouts* d'Aïcha Yatabary, *Les Disculpées* de Fantah Touré ou encore *Fureurs et cris de femmes* d'Angèle Rawiri, la souffrance et l'injustice faite aux femmes occupent le devant de la scène. La stigmatisation et l'exclusion produites par la loi des pères se découvrent dans des œuvres comme *Femmes sans avenir* de Nadine Bari ou *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala. L'obsession de la lignée et de la maternité figure sous un jour critique dans *Enfant d'autrui, fille de personne* d'Adélaïde Fassinou ou *Les Désenfantées* de Nathalie M'Dela-Mounier et Aminata D. Traoré. Quant à l'expérience de la polygamie, elle apparaît de manière ironique et grinçante dans *Walaande, L'Art de partager un mari* de Djaili Amadou Amal ou plus douloureuse dans *La dernière Aimée* de Rabiataou Njoya. La dénonciation porte donc sur les souffrances morales et physiques spécifiquement vécues par les femmes et invisibilisées en tant que telles. Dans *Sidagamie*,

Abibatou Traoré aborde la manière dont le sida touche les femmes dans le contexte des mariages arrangés et de l'ignorance des jeunes épousées ; dans *Rebelle*, Fatou Keita dénonce la réalité banale et insupportable de l'excision, comme dans *Sous fer* de Fatoumata Keita. En 2006 déjà, Fatou Diome a osé aborder dans *Kétala* ce qui est encore un tabou et un interdit absolu : l'homosexualité. Ce rapport au corps, dénoncé ou revendiqué, a son pendant affectif, car le racisme exacerbé par l'héritage colonial et l'inégalité à l'échelle du monde se trouvent au cœur du roman de Monique Ilboudo, *Le Mal de peau*, ainsi que dans *Notre Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga où se découvre le Rwanda des années 1970 dont l'historiographie coloniale a favorisé de nombreux massacres de Tutsis.

La force des sentiments maternels, le rôle central des mères dans la vie de leurs enfants et leur simultanée impuissance face à leur destinée sociale sont des sujets régulièrement abordés. En phase avec le monde globalisé, les récits *La Défaite des mères* d'Yves Pinguilly et Adrienne Yabouza et *Mamou, épouse et mère d'émigrés* d'Oumou Ahmar Traoré rendent visible l'inscription très forte de la migration dans la fiction d'Afrique, publiée autant sur le continent qu'en Europe. Le départ est un motif majeur de ces récits de dénonciation, alors que celui du retour reste un idéal fantasmé auquel la plume donne corps, bien que le scénario en dessine les contours improbables.





BRAVO! MA FILLE, APRÈS TA RÉUSSITE AU C.E.P.E., IL YA DEUX MOIS, VOILÀ QUE TU VIENS D'OBTENIR TON DEUXIÈME DIPLOME.

CE N'EST PAS UN DIPLOME, PAPA C'EST UN CONCOURS.



C'EST LA MÊME CHOSE. TU EN SAIS DONC ASSEZ POUR ÉCRIRE ET LIRE NOS LETTRES ET CELLES DES GENS DU VILLAGE.



MAIS PAPA, À LA RENTRÉE PROCHAÎNE JE FRÉQUENTERAI UN COLLÈGE DE LA VILLE. J'APPRENDRAI D'AVANTAGE POUR TE FAIRE HONNEUR.



ARRÊTE-LÀ! MA FILLE, TU M'AS FAIT ASSEZ D'HONNEUR COMME ÇA; OUBLIE LE COLLÈGE ET SONGE PLUTÔT À TON MARIAGE QUE NOUS CÉLÉBRERONS BIENTÔT AVEC TON COUSIN KARIM QUI EST D'AILLEURS IMPATIENT DE T'AVOIR COMME ÉPOUSE.

OUI PAPA... JE...



POUR UNE FILLE JE NE VOUS LE CONSEILLE PAS; QUAND BIEN MÊME SI VOS NOTES LE PERMETTENT.

ET POURQUOI MONSIEUR?



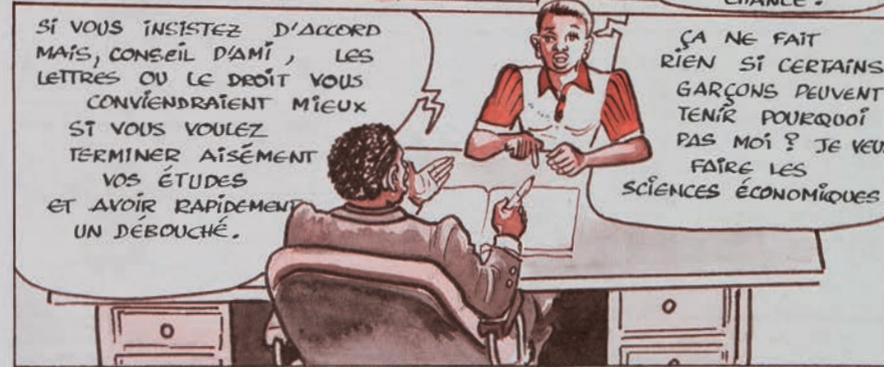
CE N'EST PAS UN DOMAINE QUI SIED AUX FEMMES IL Y A TROP DE DÉPÉDITIONS MÊME CHEZ LES GARÇONS. LES ÉTUDES COMPORTENT TROP D'EXIGENCES.

ET POURTANT C'EST CE QUI M'INTÉRESSE.



SANABA, POURQUOI VOULOIR ALLER LÀ OÙ C'EST DÉJÀ DIFFICILE POUR LES GARÇONS? SUIS LES CONSEILS DE MONSIEUR PASCAL.

ONCLE, C'EST CE DOMAINE QUI ME PLAÎT. LAISSE-MOI ALLER TENTER MA CHANCE.



SI VOUS INSISTEZ D'ACCORD MAIS, CONSEIL D'AMÎ, LES LETTRES OU LE DROÎT VOUS CONVIENTRAIENT MIEUX SI VOUS VOLEZ TERMINER AÎSÉMENT VOS ÉTUDES ET AVOIR RAPIDEMENT UN DÉBOUCHÉ.

ÇA NE FAIT RIEN SI CERTAINS GARÇONS PEUVENT TENIR POURQUOI PAS MOI? JE VEUX FAIRE LES SCIENCES ÉCONOMIQUES.

Liens

BCU – Collection Jean-Marie Volet : sur le site RENOUVAUD, indiquer « LAFVOL » dans le champ *Recherche* : https://renouvaud.hosted.exlibrisgroup.com/primo-ex-plore/search?query=any,contains,LAFVOL&tab=default_tab&search_scope=41BCULIB_ALL&vid=41BCULIB_VU2&lang=fr_FR&offset=0&fromRedirectFilter=true

BCU – Littérature africaine francophone : <https://db-prod-bcul.unil.ch/dbbcu/laf/laf.php>

UNIL – Faculté des lettres, Pôle pour les études africaines (PEALL) : <http://unil.ch/fr/pole-etudes-africaines>

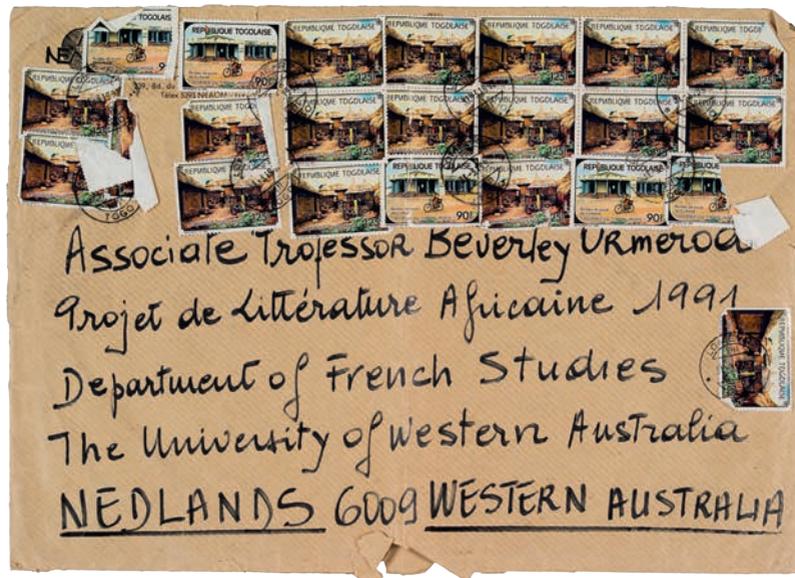
UNIL – Faculté des lettres, programme de spécialisation « Etudes africaines : textes et terrains » : <https://www.unil.ch/lettres/home/menuinst/formations/master/master-es-lettres-avec-specialisation/etudes-africaines.html>

L'association « Déclaration de Berne », devenue « Public Eye » : <https://www.publiceye.ch/fr/a-propos-de-public-eye/50-ans>

Site *Mots Pluriels* – <http://motspluriels.arts.uwa.edu.au>

Site *Lire les femmes écrivains et les littératures d'Afrique* : <http://aflit.arts.uwa.edu.au>

Site *Expositions en ligne | bcul*. Interview filmée de Jean-Marie Volet, réalisée par la BCU en juin 2019.



Bibliographie des ouvrages exposés

« Jean-Marie Volet »

Beti, Mongo, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris : Buchet-Chastel, 1983.

Limb, Peter & Volet Jean-Marie, *Bibliography of African literatures*, Lanham Md. : Scarecrow Press, 1996.

Mbarga Kouma, Marie-Charlotte, *Les Insatiables : la famille africaine*, Aoundé : SOPECAM, 1989.

Ormerod, Beverley & Volet, Jean-Marie, *Romancières africaines d'expression française : le Sud du Sahara*, Paris : L'Harmattan, 1994.

Volet, Jean-Marie, *Imaginer la réalité : la lecture des écrivaines africaines*, Fremantle, Geckoz Presses : 2003.

Volet, Jean-Marie, *La Parole aux Africaines, ou l'idée de pouvoir chez les romancières d'expression française de l'Afrique sub-saharienne*, Amsterdam : Rodopi, 1993.

« Féminismes »

Bâ, Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar : Nouvelles éditions africaines (NEA), 1987 [1979].

Beyala, Calixthe, *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris : Spengler, 1995.

Boni, Tanella, *Que vivent les femmes d'Afrique ?*, Paris : Éditions du Panama, 2008.

Bugul, Ken, *Le Baobab fou*, Dakar : NEA, 1984.

Kéita, Aoua, *Femme d'Afrique : la vie d'Aoua Kéita racontée par elle-même*, Paris : Présence africaine, 1975.

Kuoh Moukoury, Thérèse, *Rencontres essentielles*, Paris, Edgar, 1969.

Liking, Werewere, *Elle sera de jaspé et de corail : journal d'une misovire. Chant-roman*, Paris : L'Harmattan, 1984.

Miano, Léonora (dir.), *Volcaniques : une anthologie du plaisir*, Montréal : Mémoire d'encrier, 2015.

N'Guessan, Dan & Kouassi, Youkoua, *Sanaba : Qui aurait cru qu'une femme...*, Abidjan : CEDA, 1996.

Thiam, Awa, *La Parole aux négresses*, Paris : Denoël, 1983 [1978].

« Pouvoir de choisir »

Abouet, Marguerite & Oubrier, Clément, *Aya de Yopougon*, Paris : Gallimard, 2007.

Beyala, Calixthe, *La petite Fille du réverbère*, Paris : Albin Michel, 1998.

Beye, Oumou Cathy, *Dakar des insurgés*, Paris : L'Harmattan, 2009.

Boni, Tanella, *Matins de couvre-feu*, Monaco : Le Serpent à plumes, 2005.

Coulibaly, Micheline, *Kamba la sorcière*, Abidjan : NEI, 2004.

Diallo, Nafissatou et Daïkou, Josué, *Awa la petite marchande*, Abidjan : NEA ; Paris : EDICEF, 1981.

Diome, Fatou, *Impossible de grandir*, Paris : Flammarion, 2013.

Fassimou, Adelaïde, *Yemi ou le miracle de l'amour*, Cotonou : Les Éditions du Flamboyant, 2000.

Fassimou, Adelaïde, *Papa je ne suis pas ta femme*, Dakar : Star Éditions, 2010.

Hamdane, Halima et Calin, Isabelle, *Sarraounia, la reine magicienne du Niger*, Bamako : Cauris Éditions, 2004.

Hazoumé, Flore et Teki Mossoun, Ernest, *Une vie de bonne*, Abidjan : Éditions CEDA ; Montréal : Éditions Hurtubise, 1999.

Hountondji, Gisèle, *Une citronnelle dans la neige*, Lomé : NEA, 1986.

Ilboudo, Monique, *Droit de cité, être femme au Burkina Faso*, Montréal : éditions du remue-ménage, 2006.

Lalinou, Gbado et Alladaye, Hervé, *Kaivi, l'enfant placée*, Cotonou : Ruisseaux d'Afrique, 2002.

Ngou, Honorine, *Féminin interdit*, Paris : L'Harmattan, 2007.

Njoya, Rabiou, *La dernière Aimée*, Yaoundé : CLE, 1980.

Sow, Fatou et Ndiaye, Moustapha, *Le Rêve d'Amina*, Dakar : NEA, 2003.

Sow, Fatou et Ndar Cissé, *Samba, Comme Rama je veux aller à l'école*, Dakar : NEA, 2003.

Tadjo, Véronique, *Le Grain de maïs magique*, Abidjan : NEI, 1995.

Tadjo, Véronique, *Le bel Oiseau et la pluie*, Abidjan : NEI, 1998.

Tadjo, Véronique, *Reine Pokou*, Arles : Actes Sud, 2004.

Tadjo, Véronique, Dufaux, Kyoto, *Ayanda : la petite fille qui ne voulait pas grandir*, Abidjan ; NEI ; CEDA, 2009.

Yabouza, Adrienne, *Co-épouses et co-veuves*, Bamako : Cauris, 2015.

Zanga-Tsogo, *Delphine, L'Oiseau en cage*, Paris : EDICEF, 1983.

COLLECTION ADORAS, ABIDJAN, NOUVELLES ÉDITIONS IVOIRIENNES :

Anskey, Joëlle, *Cœurs rebelles*, 1998.

Anskey, Joëlle, *Les Miraculés*, 2001.

Cissé, Fatou, *Philtre d'amour*, 2000.

Diébrey, Patrice Roger, *Intimes confidences*, 2004.

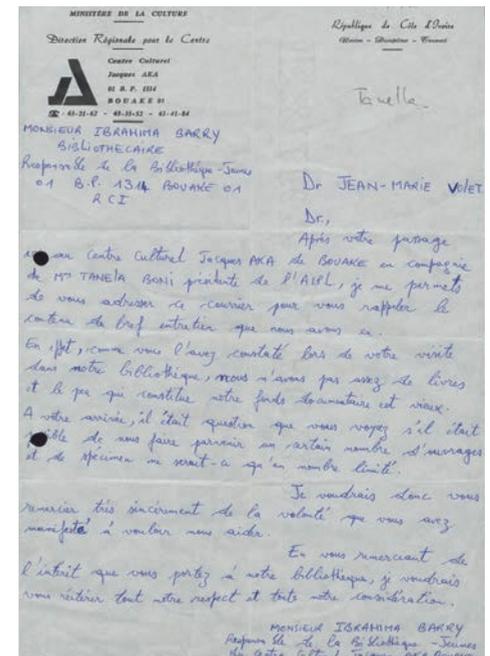
Esmel, Axel, *Romance à l'île Boulay*, 2000.

- Guet, Lydie, *Le visage de l'amour*, 2000.
- Kemairam, *La Sirène africaine*, 2007.
- Kofi, Fidèle, *Baume au cœur*, 2001.
- Koimey, Angla, *C'est toi que j'aime*, 2002.
- Koussou, Mélika, *Entre midi et deux*, 2006.
- Legend, Charly, *Ce regard de feu*, 1998.
- Lopez, Carmen P., *Cœur piégés*, 1998.
- Lourdes Assy de, Maria, *Nolivée ma folie*, 2009.
- Mangho Wakama, A., *Le chant de l'amour*, 1999.
- Manodjé, Perle, *Cœurs en tempête*, 2000.
- Me, Tana, *La force de l'amour*, 2002.
- Meesha, *La féticheuse*, 2002.
- Saturn, Franck, *Chorégraphie d'amour*, 1998.
- Stone, Eva, *Aurore*, 1998.
- Tall, Faty, *Amour à vif*, 2003.
- Tall, Faty, *Destination tendresse*, 2011.
- Williams, B., *Sugar Daddy : une jeune femme aime un tonton*, 1998.
- « Pouvoir de participer »**
- Abia, Marie-Louise, *Afrique : alerte à la bombe*, Pantin : Minsi D. S., 1985.
- Ba Konaré, Adamé, *Ces Mots que je partage : discours d'une Première Dame d'Afrique, avec une introduction sur la parole*, Bamako : Éditions Jamana, 1998.
- Boum, Hemley, *Le Clan des femmes*, Paris : L'Harmattan, 2010.
- Boury Ndiaye, Adja Ndèye, *Collier de cheville*, Dakar : NEA, 1983.
- Bugul, Ken, *Riwan ou le chemin de sable*, Paris : Présence africaine, 1999.
- Dao, Bernadette, *La dernière Épouse (nouvelles)*, Abidjan : Edilis, 1996.
- Dia Diouf, Nafissatou et Ndar, Samba, *SocioBiz : chroniques impertinentes sur l'économie et l'entreprise !*, Dakar : TML Éditions, 2010.
- Dia Diouf, Nafissatou et Ndar, Samba, *SocioBiz : chroniques encore plus irrévérencieuses !*, Dakar : TML Éditions, 2013.
- Diallo, Nafissatou, *De Tilène au plateau : une enfance dakaroise*, Dakar : NEA 1984.
- Guirro, Zarra, *Zarra : accoucheuse en Afrique*, Vandoeuvres : Arvan, 1994.
- Hazoumé, Flore, *Je te le devais bien*, Abidjan : Les Classiques ivoiriens, 2012.
- Kama Bongo, Joséphine, *Obali : pièce en cinq actes*, s.l., 1974.

- Kaya, Simone, *Les Danseuses d'Impé-Eya jeunes filles à Abidjan*, Abidjan : INADES, 1976.
- Kingué, Angèle, *Vénus de Khalakanti*, Bordeaux : Ana Éditions, 2005.
- Liking, Werewere, *La Mémoire amputée : Mères Maja et tantes Roz : chant-roman*, Abidjan : NEI, 2004.
- Longbou Fopa, Léontine, *Appelez-moi Madame Oumarou*, Paris : L'Harmattan, Lettres camerounaises, 2013.
- Mandeleau, Tita, *Signare Ana*, Saint-Louis : XAMAL, 1998.
- Mumbu, Bibish, *Samantha à Kinshasa*, Bruxelles : Le Cri Édition ; Kinshasa Gombe : Afrique Éditions, 2008.
- Ndoye, Mariama, *Soukey*, Abidjan : NEI, 1999.
- Nguetse, Marie-Julie, *Sans El les dieux ne voleraient pas si haut*, Douala : Ébène, 2011.
- Sibidé, Fatoumata, *Une saison africaine*, Paris : Présence africaine, 2006.
- Tadjio, Véronique, *Grand-mère Nanan*, Abidjan : NEI, 1996.
- Zanga-Tsogo, Delphine, *Vies de femmes*, Yaoundé : Éditions CLE, 1983.
- « Pouvoir de résister »**
- Ahmed, Mouna-Hodan, *Les Enfants du khat*, Saint-Maur-des-Fossés : Sepa, 2002.
- Bassek, Philomène M., *La Tache de sang*, Paris : L'Harmattan, 1990.
- Bessora, 53 cm, Paris : Le Serpent à plumes, 1999.
- Bessora, *Zoonomia & Citizen Narcisse. La Dynastie des boîteux*, vol. 1 & 2, Paris : La Martinière, 2018.
- Beyala, Calixthe, *Le Christ selon l'Afrique*, Paris : Albin Michel, 2014.
- Bugul, Ken, *Rue Felix-Faure*, Paris : Hoàbeke, 2005.
- Diallo, Aida Mady, *Kouty, mémoire de sang*, Paris : Gallimard, 2002.
- Dieng, Salla, *La dernière Lettre*, Paris : Présence africaine, 2008.
- Diome, Fatou, *Celles qui attendent*, Paris : Flammarion, 2010.
- Hane, Khadi, *Des fourmis dans la bouche*, Paris : Denoël, 2011.
- Ilboudo, Monique, *Murekate*, Bamako : Le Figuier, 2000.
- Itoua-Zanza, Estelle-Bérangère, *Tragédie amoureuse au cœur du conflit Bantous-Pygées*, L'Harmattan-Congo, 2013.
- Maïga-Ka, Aminata, *En votre nom et au mien*, Abidjan : NEI, 1989.
- Kaya, Simone, *Le Prix d'une vie*, Abidjan : CEDA, 1984.
- Kouamé, Ajouda Flore, *La Valse des tourments*, Abidjan : NEI, 1998.
- Liss, *Détonations et folie, nouvelles*, Paris : L'Harmattan, 2007.

- Mbea, Reine, *Les Aventures de Sissi : chroniques d'une sérial loveuse*, Saint Denis : Edilivre, 2011.
- Miano, Léonora, *La Saison de l'ombre*, Paris : Grasset, 2013.
- Ndiaye, Marie, *Trois femmes puissantes*, Paris : Gallimard, 2009.
- Soumare, Mama Kâaba, *Les Pièges du destin*, Bamako : Jamana, 2007.
- Sow Fall, Aminata, *Festins de la détresse*, Lausanne : Ed. d'En Bas ; Nyons : L'or des fous, 2005.
- Tadjio, Véronique, *L'Ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Arles : Actes Sud, 2000.
- Tsobgny, Brigitte, *L'Afro-Parisienne et la suite arithmétique du Seigneur de Paris*, Paris : Odin, 2013.
- Yaou, Régina, *La Révolte d'Affiba*, Dakar : NEA, 1985.
- « Pouvoir de dénoncer »**
- Amadou Amal, Djaili, *Walaande, l'art de partager un mari*, Youandé : Éditions Ifrikiya, 2010.
- Amoi, Assamala, *Comme on tire sur l'oiseau qui chante*, Paris : Publibook, 2010.
- Bari, Nadine, *Femme sans avenir*, Paris : Elzévir, 2008.
- Beyala, Calixthe, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris : Stock, 1987.
- Bonono, Angeline Solange, *Bouillons de vie*, Yaoundé : PUY, 2005.
- Bonono, Angeline Solange, *Marie-France l'Orpailleuse*, Paris : L'Harmattan, 2012.
- Diome, Fatou, *Kétala*, Paris : Flammarion, 2006.
- Diouri, Aïcha, *La mauvaise Passe*, Dakar : Khoudia, 1990.
- Fall, Khadi, *Senteurs d'hivernage*, Paris : L'Harmattan, 1992.
- Fassinou, Adelaïde, *Enfant d'autrui, fille de personne*, Cotonou : Les Éditions du Flamboyant, 2003.
- Ilboudo, Monique, *Le Mal de peau*, Paris : Le Serpent à plumes, 2001.
- Kaïta, Fatoumata, *Sous fer*, Bamako : la Sahélienne ; Paris : L'Harmattan, 2013.
- Keita, Fatou, *Rebelle*, Abidjan : NEA, 1998.
- M'Dela-Mounier, Nathalie, avec A. D. Traoré, *Les Désenfantées*, Bamako : Baama éd., 2015.
- Mensah-Amendah, Rita, *Faits divers et d'espoir*, Lomé : Graines de pensées, 2011.
- Mintsas, Justine, *Histoire d'Awu*, Paris : Gallimard, 2000.
- Mukasonga, Scholastique, *Notre Dame du Nil*, Paris : Gallimard, 2012.
- Njoya, Rabiato, *La dernière Aimée*, Yaoundé : CLE, 1980.
- Nsomo, Solange, *Un cri dans la nuit*, Paris : L'Harmattan, 2012.

- Ntsame Obame, Pélagie, *Tant qu'il y aura des rêves*, Libreville : Odette Maganga, 2011.
- Pinguilly, Yves et Yabouza, Adrienne, *La Défaites des mères*, Paris : Oslo éd., 2008.
- Rawiri, Angèle, *Fureurs et cris de femmes*, Paris : L'Harmattan, 1989.
- Sene, Fama Diagne, *Le Chant des ténèbres*, Dakar : NEAS, 1997.
- Sirantou, Haïdara F., *Toute une vie*, Abidjan, Edilis, 2001.
- Tadjio, Véronique, *À vol d'oiseau*, Paris : L'Harmattan, 1992.
- Traoré, Abibatou, *Sidagamie*, Paris ; Dakar : Présence africaine, 1998.
- Traore, Oumou Ahmar, *Mamou, épouse et mère d'émigrés*, Bamako : Éditions Asselar, 2007.
- Touré, Fantah, *Les Disculpées*, Paris : Présence africaine, 2013.
- Warner-Vieyra, Myriam, *Juletane*, Paris : Présence africaine, 1982.
- Yatabary, Aïcha, *Le Banquet des marabouts*, Paris : L'Harmattan, 2015.
- Zaaria, Aminata, *La Nuit est tombée sur Dakar*, Paris : Grasset, 2003.



Vernissage

Mercredi 25 mars, 18h30, salle du Sénat
Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir
Vernissage de l'exposition

L'exceptionnelle bibliothèque du chercheur et professeur Jean-Marie Volet, avec 3500 volumes dédiés à la littérature féminine francophone d'Afrique subsaharienne, est le point de départ de cette exposition.

De Suisse en Australie, en passant par de nombreux pays africains, Jean-Marie Volet a bâti des ponts essentiels entre des cultures et des littératures, fondant par ses enquêtes auprès des auteures un nouveau champ de recherche.

À la fin des années 80, au début de ses études sur le sujet à l'Université de Western Australia, rares sont encore les femmes publiées. Le fonds constitué lors de ses voyages est riche de textes aux genres très divers, souvent publiés en Afrique par des maisons aujourd'hui disparues.

L'exposition propose une traversée thématique de cet ensemble foisonnant à travers des fictions où les figures féminines se confrontent à diverses formes de pouvoir - qu'elles développent ou qu'elles subissent - et qui viennent faire écho à des faits sociétaux que les auteures souvent dénoncent.

Commissaires : Christine Le Quellec Cottier & Valérie Cossy

En collaboration avec le Pôle pour les études africaines de la Faculté des lettres (PEALL), le programme de spécialisation « Etudes africaines : textes et terrains », les sections de français et d'anglais, UNIL.

La contrebassiste Jocelyne Rudasigwa propose un intermède musical.

Exposition du 25 mars au 26 septembre 2020, site Riponne.
Ouverture selon les horaires de la bibliothèque

Table ronde

Lundi 4 mai, 19h, salle du Sénat

**Pour faire résonner des voix de femmes...
Rencontre avec Bessora, Calixthe Beyala et Véronique Tadjo**

Avec le soutien du Département fédéral des Affaires étrangères – Service de la Francophonie (DFAE) et de la Représentation permanente de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) auprès des Nations-Unies à Genève.

Modération par les Professeures Christine Le Quellec Cottier (section de français, UNIL) et Valérie Cossy (section d'anglais, UNIL).

Trois auteures majeures d'Afrique francophone subsaharienne vont questionner les discours portant sur la représentation des voix et des personnages féminins dans leurs œuvres et dans la société actuelle. Au cœur de fresques littéraires ou de l'actualité brûlante, leurs prises de position vont marquer la soirée d'ouverture du colloque international « Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir » (UNIL, 4-7 mai 2019).

Bessora, diplômée de HEC Lausanne, fait le choix de la littérature en 1999 en publiant *53 cm*, un roman qui la rend immédiatement célèbre. Le ton souvent drôle et caustique de ses fictions lui a apporté de nombreux succès internationaux. Elle vit entre la France, la Belgique, la Suisse et le Gabon. Sa récente *Dynastie des boîteurs* (2018) remonte le temps d'une histoire familiale, féminine et collective entre l'Europe, l'Amérique et l'Afrique.

Calixthe Beyala est l'auteure d'une œuvre fondatrice riche de multiples figures de femmes. Avec *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987), *Maman a un amant* (1993), *Comment cuisiner son mari à l'africaine* (2000), *Femme nue, femme noire* (2003) ou plus récemment *Le Christ selon l'Afrique* (2014), elle retourne et détourne tout ce que l'on croyait savoir sur le patriarcat, la pudeur, ou la condition des femmes. Observatrice de la société civile, elle vit au Cameroun.

Véronique Tadjo déploie ses talents en tant que poète, romancière, traductrice, auteure et illustratrice de livres pour la jeunesse. Après une thèse sur l'acculturation afro-américaine, elle a fait sa carrière académique en Afrique du Sud et vit désormais à Londres. Sa fascinante *Reine Pokou* (2005), devenue spectacle choral à Montreux en 2017, interroge sans complaisance l'histoire ivoirienne, comme *L'Ombre d'Imana* (2001) ou *En compagnie des hommes* (2017) celle du continent.



Colloque international et interdisciplinaire

4 au 7 mai 2020

Université de Lausanne. Faculté des lettres.

Africana.

Figures de femmes et formes de pouvoir

À l'heure où les questions de parité et de représentation féminines occupent le devant de la scène sociale et politique, à l'heure où les stéréotypes de genre sont dénoncés au niveau planétaire, il paraît essentiel de questionner les discours portant sur les représentations des voix et des personnages féminins subsahariens. Le colloque international AFRICANA. FIGURES DE FEMMES ET FORMES DE POUVOIR entend fédérer plusieurs types de savoirs touchant aux humanités, tels que le pratiquent les *Studies* (littérature, genre, histoire, philosophie, cinéma, anthropologie). Le titre «Africana» est conçu comme une invitation transversale afin de réfléchir sur un ensemble de représentations et de savoirs touchant autant des systèmes de pensée, des événements ou des actes esthétiques impliquant des Africaines vivant sur le continent ou issues d'une diaspora.

La littérature est un des lieux où se pense le monde réel; elle crée, grâce à des subjectivités, des actions et des temporalités, la possibilité de questionner le monde. Ce pouvoir de la fiction motive notre volonté de mettre en évidence des «figures de femmes et des formes de pouvoir» à l'œuvre dans la littérature qui met en scène l'Afrique et ses diasporas féminines. Très dynamiques, les fictions récupèrent des stéréotypes de genre et leurs auteur.e.s s'impliquent souvent par un discours social et politique touchant autant à des pratiques locales, traditionnelles qu'aux conséquences de la migration. Ces choix concernent de nombreuses littératures dites de «subalternes», mais il nous importe de mettre en évidence comment des processus d'émancipation et de résistance se sont joués et se jouent à travers des personnages placés sur le continent africain ou parmi ses diasporas.

Les réflexions s'articulent donc à partir de nos champs de recherche dont le développement est relativement récent en Suisse, tout en bénéficiant de liens directs, depuis plus de dix ans, avec des partenaires africain.e.s dont les apports théoriques, sociétaux et expérimentaux sont fondamentaux. L'origine du projet impose de reconnaître des catégories hégémoniques européennes par rapport auxquelles s'élaborent les fictions et les discours de façon plus ou moins subversive, qu'il s'agisse de la «fétichisation» de la femme africaine ou de la façon d'aborder l'«héritage colonial» au féminin (langue, scolarisation, ...).

Programme à disposition sur le site du Pôle pour les études africaines (PEALL): <http://unil.ch/fra/pole-etudes-africaines>

Il importe aussi de prendre en compte de nouvelles formes de pouvoir, telles la maternité et le rapport au corps, placées sous le signe de l'expérience, de l'autonomie et du choix de la filiation.

Le pouvoir est un objet aux formes multiples et nous voulons relativiser sa représentation articulée entre une soi-disant sphère publique et une autre privée: en cela, les concepts d'*empowerment* et d'éthique du *care* pourront être des relais stratégiques pour envisager les représentations – fictionnelles et matérielles – qui vont nourrir le cœur de la conférence internationale et interdisciplinaire pensée pour marquer l'importance et le développement d'un champ d'étude incontournable. La rencontre va questionner divers types de mise en récit, portant autant sur des faits concrets que des représentations symboliques. L'articulation de ces modalités de représentations permettra de définir les forces à l'œuvre quant à de nouvelles figures de femmes, soit dans notre monde contemporain, soit en créant des liens avec des époques considérées comme révolues.

Les Braconniers Club de culture

Mardi 2 juin 2020, 18h30, site Riponne

Projection d'extraits sous-titrés et discussion

Feuilletons TV africains et subversion | *Maîtresse d'un homme marié...*

Les foyers sénégalais ne connaissent plus le repos: la série TV *Maîtresse d'un homme marié* fait le *buzz* en proposant en wolof les aventures de femmes aux destinées et choix de vie fort différents. Comparé à *Sex in the City* ou *Desperate Housewives*, accusé de dévergondier les femmes et de perturber l'éducation des enfants, ce feuilleton nourrit de nombreux débats!

Durée: 1h30 environ, plus si affinités...
Inscription souhaitée auprès de manifestations@bcu.unil.ch

Présentation de Jean-Marie Volet et des responsables scientifiques des manifestations *Africana*.

Jean-Marie Volet a passé son enfance dans le Midi de la France. A l'âge de 8 ans, il rentre en Suisse, à la Vallée de Joux, où son père a été nommé pasteur. En 1960, il part pour Lausanne avec ses parents, fréquente l'École Normale de 1964 à 1968, se marie et prend le chemin de Saint-Cergue où il exerce le métier d'instituteur dans une classe à plusieurs degrés de 1968 à 1981. Il part ensuite pour l'Australie, s'y établit avec son épouse et ses deux enfants, trouve un emploi au *Fremantle Education Centre* où il travaille de 1981 à 1984. Il s'inscrit alors à l'Université de *Western Australia* afin d'obtenir les diplômes nécessaires pour enseigner le français dans les écoles australiennes. Les hasards de la vie font qu'il restera plus de 30 ans à l'Université où, après avoir obtenu un Doctorat, il sera chargé d'enseignement puis responsable de plusieurs projets de recherche dans le domaine de la littérature africaine.

Christine Le Quellec Cottier est professeure titulaire à l'Université de Lausanne où ses enseignements et recherches se concentrent depuis quinze ans sur le domaine des littératures francophones, en particulier la fiction mettant en scène un univers subsaharien. Ses recherches portant sur la littérature francophone subsaharienne proposent une relecture de l'histoire littéraire, en l'articulant autour de la notion d'*ethos*. Elle a fondé en Faculté des lettres le programme de spécialisation en master « Études africaines : textes et terrains » et coordonne la plateforme « Pôle pour les études africaines en Faculté des lettres » (<https://www.unil.ch/fra/pole-etudes-africaines>). Elle dirige depuis 2009 le Centre d'Études Blaise Cendrars (www.constellation-cendrars.ch) fondé à la Bibliothèque nationale suisse, a collaboré à l'édition des *Œuvres autobiographiques complètes* et des *Œuvres romanesques* précédées de la *Poésie complète* de l'écrivain d'origine suisse dans la Bibliothèque de la Pléiade chez Gallimard (2013 et 2017) et dirige la collection « Cendrars en toutes lettres » des Éditions Zoé. À l'intersection de ses deux orientations, elle co-dirige le projet de recherche, soutenu par le FNS, « Le Primitivisme littéraire au cœur des avant-gardes. 1898-1924 » (<http://primilitt.ch/wordpress/>). En 2017, elle a reçu le titre de Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques. (<https://www.unil.ch/fra/christinelequelleccottier>)

Valérie Cossy est professeure associée en études genre à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne. Après un doctorat à l'Université d'Oxford (D. Phil.) en 1996, elle a consacré ses recherches et ses enseignements à la littérature produite par les femmes et aux enjeux des transferts culturels, notamment sur la manière dont le genre/*gender* s'infléchit différemment entre l'anglais et le français, que ce soit sur le plan de la création littéraire ou du point de vue de la critique universitaire. Ses enseignements de littérature adoptent une perspective historique et empirique des textes pour saisir les implications du féminin et du masculin sur la longue durée. Inscrite au programme de la section d'anglais, son introduction aux études genre s'accompagne d'un enseignement de MA ouvert aux étudiant-e-s de français et d'anglais. À la Faculté des lettres, elle codirige le Centre interdisciplinaire d'étude des littératures (CIEL) : www.unil.ch/ciel. Auteure de nombreux articles, elle a publié *Jane Austen in Switzerland, A Study of the Early French Translations* (2006), *Isabelle de Charrière, Écrire pour vivre autrement* (2012) et *Alice Rivaz, Devenir romancière* (2015). Ses travaux actuels portent sur le genre en changement au tournant des Lumières chez Isabelle de Charrière et Jane Austen ainsi que sur l'œuvre de l'écrivaine suisse et pionnière de la réflexion féministe Alice Rivaz. (<https://www.unil.ch/angl/ang/valeriecossy>)

Légendes

Les planches de la bande-dessinée sont extraites de : N'Guessan, Dan & Kouassi, Youkoua, *Sanaba : qui aurait cru qu'une femme...*, Abidjan, CEDA, 1996.

p. 5 *La littérature africaine francophone. 200 suggestions de lecture*. BCU-Lausanne, 1991.

p. 6-7 Courrier transcontinental posté à Madagascar, répondant au questionnaire envoyé par Jean-Marie Volet, en 1993.

p. 9 Jean-Marie Volet, Beverley Ormerod, le philosophe Djibril Samb et la poète Sylvie Kandé à Perth (Australie) en 1999.

p. 10 Jean-Marie Volet avec Monique Bessomo, Cameroun, 1999.

p. 11 Jean-Marie Volet avec Delphine Zanga Tsanga, Yaoundé, Cameroun, 1996.

p. 12 Autre relai d'importance pour Jean-Marie Volet, au Cameroun, en 1996 : David Ndachi Tagne, journaliste et écrivain.

p. 13 Véronique Tadjou, 1992.

p. 14 Depuis Nairobi, Véronique Tadjou découvre le nouveau site « Mots Pluriels ».

p. 15 Jean-Marie Volet en 2018.

p. 17 Réponse de l'Université nationale du Rwanda, le 11 septembre 1991, constatant que leurs éditions n'ont jamais publié de femmes.

p. 18 Werewere Liking, Cameroun, sur scène en 1991.

p. 19 Ken Bugul.

p. 20 Une page du questionnaire adressé aux auteures, ici Calixthe Beyala.

p. 21 Calixthe Beyala en 1991.

p. 23 En 1982, lettre de Léopold Sédar Senghor, ancien président de la République du Sénégal, à Naffissatou Niang Diallo, qui a publié en 1980 et 1981. Elle décède cette même année 1982.

p. 27 Dernière page du questionnaire de Jean-Marie Volet, remplie par Fatou Signa Niang, Sénégal.

p. 31 Page du questionnaire de Jean-Marie Volet, remplie par Simone Kaya, Côte d'Ivoire.

p. 35 Jean-Marie Volet avec Princesse Rabiato Njoya Nsangou, Cameroun, 1996.

p. 38 Enveloppe postée depuis le Togo en 1992.

p. 41 En 1991, Tanella Boni rend possible un contact entre J.-M. Volet et Ibrahim Barry, bibliothécaire, responsable du domaine « Jeunes » du Centre culturel à Bouaké (Côte d'Ivoire), parce que celui-ci cherche des livres.

p. 43 Bessora, Calixthe Beyala et Véronique Tadjou, en 2020.



Les manifestations *Africana* bénéficient du soutien de :



PÔLE POUR LES ETUDES AFRICAINES
DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Fonds Florie Pingoud



FONDS NATIONAL SUISSE
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



Soutenu par l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales
www.assh.ch



Swiss Society for African Studies
Société suisse d'études africaines
Schweizerische Gesellschaft
für Afrikastudien



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE



Francophonie



Et de la collaboration de :

